

lui donnai ma vie, remerciant Dieu qui m'avait mis à même, en me la conservant, de la consacrer à cette chère infortunée.

Oui, l'heure prévue était arrivée ! A travers des milliers de lieues, parmi des déserts et des forêts, où étaient tombés à côté de moi des compagnons bien autrement robustes ; nonobstant ces mortels périls auxquels, à trois reprises différentes, il m'avait fallu échapper, la main qui pousse les hommes sur la voie obscure de l'avenir m'avait conduit à cette heure prédestinée.

Maintenant que Laura était abandonnée et désavouée, rudement éprouvée et changée à faire pitié ; maintenant que sa beauté était flétrie et son intelligence altérée ; maintenant qu'on l'avait dépouillée de sa position dans le monde, de sa place parmi les créatures vivantes ; — maintenant, je pouvais, sans reproche et sans peur, mettre à ses pieds le dévouement que je lui avais promis, cet entier dévouement de mon cœur, de mon âme et de ma force.

En vertu de ses malheurs, en vertu de son isolement sans protection, elle m'appartenait, à la fin ! Je l'avais à soutenir, à défendre, à soigner, à guérir. Je l'avais à aimer, à respecter, comme à la fois son père et son frère. Je l'avais à venger au prix de tout danger et de tout sacrifice, — au prix d'une lutte désespérée contre l'ascendant et la puissance aristocratiques, fortifiés par le succès et armés de ruse ; au prix de ma réputation perdue, au prix de mes amis que j'abandonnais, au prix de ma vie que je livrais à tous les hasards.

II

A présent, ma position est définie ; on connaît les mobiles de ma conduite. Il faut reprendre, dans l'ordre des faits, ce qui était arrivé à Marian, ce qui était arrivé à Laura. Je placerai ici le récit de l'une et de l'autre, non pas tel qu'il me fut fait par elles, avec de fréquentes in-



Tout ce que peuvent les mains d'une femme, les miennes le feront. (page 556)

terruptions, un désordre inévitable, mais dans les termes mêmes du simple et laconique extrait que je m'appliquai à rédiger, tant pour me guider moi-même que pour servir à éclairer l'homme de loi dont je prenais les conseils. Nous arriverons ainsi plus tôt, et d'une manière plus intelligible, à démêler le fil brouillé des événements.

L'histoire de Marian commence au point

où l'avait laissée le récit de la femme de charge de Blankwater-Park.

* *

Après que lady Glyde eut quitté la résidence de son mari, son départ et les circonstances dans lesquelles il avait eu lieu durent être, par la femme de charge, com-

muniés à miss Halcombe. Ce fut seulement quelques jours plus tard (et, en l'absence de tout "memorandum" écrit, mistress Michelson n'a jamais pu dire combien de jours) qu'une lettre, écrite par madame Fosco, vint annoncer la mort soudaine de lady Glyde dans la maison du comte. Cette lettre ne mentionnait aucune date, et laissait à la discrétion de